

Un bouquet pour l'envie, péché capital

6 chroniques du *blog du développement durable* autour du thème de l'envie

L'envie est souvent manipulée pour obtenir et entretenir une **dépendance**. Curieusement, ce seraient les envieux, victimes de ces manœuvres, qui commettraient le péché capital, et non ceux qui les fomentent. Curieuse idée de la morale, qui renforce l'envie de ne pas la respecter ! Poursuivons notre promenade au jardin des péchés capitaux. Après l'*orgueil*¹, l'envie serait-elle bonne pour le développement durable ?

Que l'envie soit un péché capital illustre bien l'ambiguïté des mots, leur double sens. Comme nous l'avons vu, l'orgueil peut conduire aux pires bêtises, ou bien devenir le moteur d'un *dépassement*² de soi bien utile pour le développement durable.

L'envie a eu et a encore des effets catastrophiques, quand elle est activée par des individus même bien pensant, qui font tout pour donner leur mode de vie en exemple. Le monde occidental a ainsi exporté sa culture expansionniste si contradictoire avec le développement durable. Le mirage de la société de consommation et de l'aisance qu'elle procure a diffusé une formidable envie de biens matériels. Il en résulte une pauvreté accrue pour tous ceux qui n'y ont pas accès.

Mais l'envie n'est pas exacerbée que par le bonheur des autres, dont chacun voudrait bien des retombées. L'envie est un moteur du **mouvement**, et un véritable stimulant. Sans envie, la vie serait bien triste.

Comme pour l'orgueil, la question est de lui donner un sens, en harmonie avec le développement durable. Envie de participer à un plaisir partagé, envie de relever des *défis*, envie de se défoncer dans une aventure hors du commun. C'est sur la nature et l'attractivité des défis proposés qu'il faut se pencher. Il doit y avoir d'autres envies que de gonfler son compte en banque, d'aller toujours plus *vite*³, d'amasser toujours plus de richesses matérielles. Peut-on pousser l'envie de richesses immatérielles, culturelles, sportives, créatrices d'émotions⁴, qui ne consomment – si l'on peut dire - que du potentiel humain, et lui donnent tout son sens.

Le développement durable nous conduit à changer de perspective et à admettre que le monde de demain sera différent de celui d'aujourd'hui. La part d'inconnu qu'il comporte est source d'inquiétude, bien compréhensible mais qu'il faut surmonter. Il faut créer le mouvement vers ce nouvel avenir, en en faisant miroiter des facettes scintillantes. Il faut donner envie d'un monde nouveau, et envie de rechercher, de construire soi-même ce monde. Pas de se laisser imposer par d'autres. Pour donner envie, n'hésitons pas à s'inspirer des techniques mises au point dans le système finissant, celui où il faut toujours consommer

¹ [Orgueil](#), chronique du 05/01/2009

- ² Voir [Dépasser](#), chronique du 18/06/2006 et n°19 dans *Coup de shampoing sur le développement durable* (www.ibispress.com)
- ³ Voir [Vitesse](#) (16/11/2006 et n°80 dans *Coup de shampoing*)
- ⁴ On se reportera sur ce point au mot [Clameur](#) (12/02/2006)

plus, et tentons de les détourner. L'effet de **mode** constitue une dynamique qui entraîne les hésitants, et qui donne du courage aux audacieux pour aller encore plus loin. On reproche à la mode son côté changeant, versatile. Elle oublie vite ce qu'elle a « vendu » hier, une mode chasse l'autre. Elle peut aussi provoquer des changements durables de comportement, quand ce qu'elle a « vendu » répond à une nouvelle donne, permet de faire face à une réalité physique exigeante. Des effets *cliquet* complètent son action, en fonction des contraintes de la vie réelle, et d'une évolution culturelle de l'ensemble de la société. Elle peut aussi donner l'envie de richesses immatérielles, d'un **superflu** qui soit à la fois important pour notre plaisir et notre équilibre personnel sans pour autant attenter aux grands équilibres ni prélever un maximum de ressources.

Parfois, il faut donner envie de biens utiles mais qui ont besoin d'être valorisés. Le *quotidien*¹ ennuie vite, il ne fait pas rêver. Il faut le mettre en scène, le rendre attractif si l'on veut éviter des fuites en avant, des illusions, Perette et le pot au lait. La marge de **pouvoir** d'achat dont chacun dispose est très sollicitée. Vos économies intéressent beaucoup de gens. Comme c'est plus rigolo de se payer un voyage ou un nouveau téléphone portable, il n'y a plus d'argent pour isoler sa maison. Les approches rationnelles ne peuvent ignorer la force des envies. Il faut donc donner envie d'isoler sa maison, que ce soit valorisant, que ce soit bon pour le *statut*² social, au moins autant que le nouveau portable. La concurrence s'exerce sur vos envies, et il serait dommage de ne pas exciter celles-ci dans les domaines bons pour le développement durable, et de laisser le monopole de l'envie aux consommations dispendieuses pour la planète.

Un autre exemple, dans les domaines de la santé et de l'exclusion, est donné par les **oreillettes**. Ce sont de petites instruments bien ternes, dont doivent s'équiper les mal entendant, tout comme les myopes, astigmatés, presbytes et autres hypermétropes s'équipent de lunettes. La surdité ou la baisse de l'acuité auditive, sont de redoutables facteurs d'isolement. L'absence de correction auditive, notamment chez les personnes âgées, accroît sournoisement leur exclusion, et entraîne un repli sur soi, un enfermement. Il fallait détourner la coquetterie pour rendre désirable le port de ces oreillettes, lever les obstacles psychologiques. Les fabricants ont alors proposé des matériels aux couleurs vives, fantaisistes, personnalisées, qui permettent à leurs possesseurs d'affirmer leur style. L'envie de briller en société au secours d'un équipement médical, voilà un détournement intéressant. L'envie peut provoquer l'obésité, pourquoi ne pas l'utiliser aussi pour des causes de *santé*³ publique ?

L'envie a toute sa place dans les stratégies de développement durable.

Les six chroniques du bouquet pour l'envie

Dépendance, mouvement, mode, superflu, pouvoir, oreillette

1 [Quotidien](#) (11/08/2008)

2 [Statut](#) (04/08/2008)

3 [Santé](#) (11/03/2006 et n°66 dans *Coup de shampoing*)

Dépendance¹

Après la *cuisine*², voilà les dépendances. Disons-le tout de suite, je ne suis pas d'accord avec Barbra Streisand quand elle chante *people who need people are the luckiest people un the world*³. C'est sans doute vrai pour les relations personnelles, et nous admettrons volontiers que l'attachement à d'autres personnes est une forme d'intégration sociale, mais reconnaissons aussi que la *dépendance* à l'égard d'autrui présente bien des dangers. Les collectivités, et notamment les états, sont les premières à redouter ces liens, surtout si la dépendance s'exerce au sujet de biens dits essentiels, de ressources vitales, comme l'eau ou l'énergie. Que de guerres ont été menées pour l'accès à l'eau ! Bien sûr, il n'est pas possible de produire chez soi tout ce dont on a besoin, et les lois de l'économie voudraient optimiser un système mondial de production, en conduisant chacun à se concentrer sur ce qu'il est capable de fournir dans les meilleures conditions. Pourquoi pas pour les produits ordinaires, mais pas pour ceux qui touchent à l'indépendance de chaque nation, et on admet qu'il faut préserver certaines productions considérées comme stratégiques, même si elles coûtent très cher : c'est le prix à payer pour la sécurité.

L'actualité nous offre plusieurs sujets, pour ne pas dire plusieurs brulots, pour traiter de cette question. Le nucléaire civil, tout d'abord. Ce serait une arme de choix pour lutter contre le réchauffement climatique. Il est vrai qu'il ne produit pas directement de gaz carbonique, il crée des déchets dont les générations futures seront sûrement ravies d'hériter, merci pour eux. Leur sécurité sera dépendante de la manière dont ces déchets seront confinés, surveillés, en espérant qu'ils puissent être neutralisés un jour... Surtout, son exploitation civile est indissociable des techniques militaires. Comment voulez-vous que de grands pays acceptent de dépendre durablement, pour leurs approvisionnements en combustibles, du bon vouloir de quelques supergrands ? Ne voyez-vous pas là un reste de colonialisme ? L'acceptons-nous, nous-mêmes, pour le pétrole, pour lequel les pays occidentaux interviennent sans vergogne pour influencer si ce n'est contrôler les pays producteurs ? On a longtemps préféré réduire notre dépendance énergétique en affirmant notre influence sur les pays producteurs de pétrole ou de gaz plutôt qu'en regardant chez nous ce que l'on pourrait bien faire. Ce ne sont que des alertes comme les chocs pétroliers qui nous ont amené à s'intéresser à notre consommation, en mettant en évidence les risques de la dépendance. Il n'est pas surprenant qu'un grand pays comme l'Iran, dès lors que nous lui vantons, et lui vendons, la technologie nucléaire civile, veuille en maîtriser la filière amont, celle qui lui assure l'approvisionnement en combustibles. Pas de chance, comme pour la dynamite et avec une puissance bien plus forte, le civil et le militaire se rejoignent dans cette phase amont. De passage à Paris pour présenter aux parlementaires français son film *Une vérité qui dérange*, Al Gore l'a rappelé : en tant que vice-président des Etats-Unis, toutes les affaires de prolifération nucléaire qu'il a rencontrées avaient toutes pour point de départ le nucléaire civil. Peut-être cette technique est-elle une étape nécessaire, mais gardons-

¹ Chronique publiée le 4 octobre 2007

² Chronique [Cuisine](#) du 12/10/2006 et n°17 dans Coup de shampooing sur le développement durable (www.ibispress.com)

³ *People*, Barbra Streisand, 1964

la plutôt en dernier recours : il existe d'autres sources d'énergie, notamment dans les déserts où des kilomètres carrés reçoivent un soleil aujourd'hui non exploité. Faisons déjà le plein de ce côté-là, avant de se tourner, en cas de besoin, vers les technologies à risques. La passion que manifestent certains états pour l'énergie nucléaire est à l'évidence dictée par des soucis de prestige et de positionnement dans des échiquiers régionaux, bien d'autres sources d'énergie y étant accessibles. Observons d'ailleurs que les défenseurs lucides du nucléaire disent plutôt qu'on ne peut s'en passer, que c'est un mal nécessaire, une transition incontournable : c'est un appui par défaut, en attendant mieux.

Autre sujet d'actualité que le mot *dépendance* suggère : l'alimentation. Les OGM pour nourrir le monde ? Peut-être rendront-ils service un jour, mais il, faudrait aussi et surtout endiguer un processus dramatique : la concentration de la production. Les campagnes se désertent, en premier dans les pays les plus pauvres où les villes explosent. Déséquilibres sociaux, économiques, écologiques culturels se cumulent pour réduire la capacité de production des pays où on meure de faim, au profit de quelques grands pays, et au sein de ces pays, au sein de quelques régions privilégiées. Un gâchis humain et écologique auquel les OGM n'apportent guère de réponse. En revanche, la *dépendance* à l'égard des sociétés qui détiennent le savoir faire et les brevets devient massive. La solution technologique que pourraient être les OGM si leur innocuité et leur efficacité dans la durée étaient démontrées, et la recherche d'une organisation sociale favorisant un développement autocentré des régions les plus déshéritées ne semblent pas aller de pair.

Le progrès ne vaut que s'il est partagé par tous, pour reprendre la célèbre publicité d'une entreprise publique. S'il entraîne dans les faits une dépendance accrue des uns par rapport à quelques puissances, que ce soit des états ou de grosses sociétés, il ne faut s'étonner qu'il provoque des réactions de rejets, ou des tensions fortes entre communautés. Dans un monde ouvert, la dépendance des nations entre elles est inévitable, mais elle peut présenter deux manifestations : la domination des uns sur les autres, ou la solidarité des uns avec les autres. Vous aurez compris que le développement durable ne peut qu'être solidaire, mais ça ne se fera pas tout seul. L'observation du passé nous montre que c'est le contraire qui nous menace. Georges Duby nous rappelle, dans son remarquable ouvrage *Le dimanche de Bouvines*¹, que *tout au long des millénaires qui vont se perdre dans la nuit préhistorique, la guerre avait été chose bonne. (...) Or, aux approches de l'an mille, dans l'Occident christianisé, voici que brusquement la guerre fut réputée mauvaise. Mutation bouleversante.* C'est une mutation du même ordre qui nous est proposée mille ans après, dans la perspective d'un développement durable pour l'humanité : l'exploitation de la *dépendance* pour assurer la domination d'une communauté sur d'autres est devenue mauvaise.

¹ Gallimard, 1973

Mouvement¹

Le développement durable est la construction collective d'un monde nouveau. La dynamique ancienne manière était fondée sur l'expansion, sur la colonisation d'une terre considérée comme infinie, mais depuis quelques dizaines d'années, maintenant, il semble bien que nous consommions chaque année plus que ce que la planète peut produire. Adieu, donc, l'exploitation insouciante de réserves infinies, bonjour l'ingéniosité qui permet de tirer le maximum de services de la moindre ressource offerte par la Terre.

Ce changement de principes de développement, certains diront de paradigme, n'est pas anodin. Il marque un virage dans l'histoire de l'humanité, avec son côté marche vers l'inconnu, exploration de futurs possibles. Personne ne peut prétendre décrire cet avenir, autrement que comme des hypothèses, des scénarii, des projections bien utiles pour comprendre où l'on va. Il s'agit de lancer un vaste mouvement de transformation de nos sociétés, en lui donnant des moteurs, des instruments de pilotage, volant, repères, clignotants, et en aidant chacun d'entre nous à trouver son rôle dans cette transition historique qui s'est déjà engagée.

Ce mouvement est forcément une remise en cause de nombreuses certitudes, et aussi de situations sociales, de références culturelles. Les intérêts des uns et des autres sont évidemment au cœur des débats, car chacun mesure la fragilité des héritages, dans un tel contexte. Il n'y a pas d'acquis qui ne puisse être remis en question. Les principes du développement durable assurent à chacun une place dans le monde de demain, avec la satisfaction de ses besoins, mais il va falloir accepter d'abandonner des avantages, certains diront des privilèges, ou supposés tels, qui nous différencient les uns des autres et nous permettent d'affirmer notre identité. Les cartes vont être redistribuées, comme au lendemain de grands cataclysmes, de conflits majeurs, de révolutions. Cette perspective en effraie plus d'un, et comme nous ne sommes pas en crise dure, beaucoup espèrent s'en tirer en faisant le dos rond, en attendant que ça se passe, en changeant le moins possible ses habitudes. Les résistances au changement sont multiples, et pour certaines parfaitement légitimes. Comment créer le *mouvement* dans ces conditions ? Comment éviter que ce soit une crise majeure, violente, qui nous oblige à opérer à chaud, dans les pires conditions, ces transformations que la simple observation de la planète devrait nous convaincre de lancer toutes affaires cessantes.

C'est que chaque remise en cause d'avantages apparaît comme une régression. Les sondages nous le disent : Après une longue période d'amélioration continue, une majorité de nos contemporains craignent que leurs enfants ne vivent plus mal qu'eux. Un retournement de situation qui serait d'ailleurs effectif si notre modèle de développement ne changeait pas. En attendant, chacun défend son métier, ses investissements, murement étudiés sur la base du monde d'hier, celui où l'énergie n'était pas chère. Les perspectives d'avenir, lointain comme immédiat, semblent bien sombres. Le résultat est une radicalisation, qui peut rendre violent le plus doux des hommes. Le terrorisme n'est pas loin, et on l'a même vu en mode écologique, avec la menace de déverser des produits dangereux dans les rivières. Le désarroi et le

¹ Chronique publiée le 26 juin 2008

désespoir conduisent à des extrémités qu'il serait coupable de ne pas envisager, et qu'il faut à tout prix désamorcer. C'est la condition du mouvement.

Il faut offrir de nouvelles perspectives, proposer quelques repères solides pour *baliser*¹ un futur trop incertain.

Le débat politique traditionnel peine à fournir ces repères, la droite, supposée conservatrice, prônant un mouvement souvent considéré comme un retour en arrière, et la gauche, en opposition, apparaissant au contraire conservatrice, arc-boutée sur des avantages acquis non défendables à terme.

Il est vrai que proposer le retour en arrière, le retrait, comme perspective de mouvement, n'est pas très emballant, et que l'immobilisme nous conduirait dans le *mur*². C'est un changement de cap qu'il faut proposer, avec des horizons qui à la fois font rêver et apparaissent suffisamment réalisables pour que le jeu en vaille la chandelle. Un mouvement qui, une fois amorcé, se poursuit et s'amplifie de lui-même.

Ce changement de cap est d'autant plus difficile que l'essentiel des dirigeants, politique et professionnels, que les relais d'opinion, ont jusqu'à une date encore récente flatté les comportements qu'il aurait convenu d'abandonner au plus vite, et privilégié des orientations qui se révèlent des impasses. La question de la pêche apporte une parfaite illustration de cette politique à courte vue, poussant des professionnels à investir dans des matériels lourds et gourmands, pour aller achever de tarir la source de leur revenus, pour être sûr de bien tuer la poule aux œufs d'or. La prise en charge des populations engagées dans des impasses est incontournable, non pour les assister jusqu'à leur disparition totale, mais pour les accompagner dans la recherche d'un autre avenir que celui qu'ils ont toujours eu en tête. La société n'a pas su anticiper, et le prix à payer ne peut qu'être supporté par tous, à condition qu'il contribue au mouvement, à la recherche du monde de demain, et non au prolongement désespéré de celui d'hier.

Le dossier des retraites illustre également bien la nécessité du *mouvement*. On peut toujours changer quelques paramètres, taux de cotisation, âge légal, etc. Toutes les décisions annoncées aujourd'hui apparaissent comme des pertes de droits, des régressions sociales. Ce ne sont que de petites mesures comptables, qui ignorent la réalité humaine. Le monde nouveau à construire sera un monde à la fois hyper productif, et de vieux. La place du travail ne pourra pas être la même que dans le monde hérité d'un passé laborieux, courbé sur la terre ou l'établi. De même que les vieux ne pourront demeurer une catégorie à part, à la fois marginale et terriblement présente. Le nouvel ordre social est à créer, non comme un recul mais comme une nouvelle chance pour l'humanité. Ce n'est qu'en lançant avec *détermination*³ la recherche de ce nouvel ordre social que l'on sortira des marchandages et que des perspectives d'avenir se découvriront.

¹ [Balise](#), chronique du 13/08/2007

² [Mur](#), chronique du 08/04/2006 et n°43 dans *Coup de shampoing sur le développement durable* (www.ibispress.com)

³ [Détermination](#), chronique du 13/03/2008

Mode¹

En ces périodes de *soldes*², un mot de la *mode*, au féminin car le mot existe aussi au masculin avec un autre sens. Voilà un concept qui pousse à la consommation. Il faut être à la mode, et pour cela jeter des vêtements encore en très état. Ce renouvellement accéléré des garde-robes n'est pas très *durable*, sauf si ce n'est qu'une manière de démarrer la vie d'un habit, qui va, après une époque flamboyante où il est à la mode, passer sur d'autres épaules et alimenter une filière de récupération. C'est le cycle de vie du vêtement qui compte, avec tous les usages successifs qu'il va avoir avant sa fin de vie. Que devient-il alors, ses éléments sont-ils récupérés et intégrés dans de nouveaux produits, ou bien vont-ils polluer des paysages ou des milieux naturels ? La mode est un accélérateur de la consommation, ce qui mérite un examen particulier sous un regard critique, mais elle provoque aussi du plaisir, et il serait bien méchant de la condamner sans aller voir plus loin quel est son véritable bilan environnemental et social. Ce bilan sera sans doute l'occasion de s'interroger sur la durée de vie *normale*³ des biens de consommation courante mis sur le marché, sur les matières premières nécessaires, sur la toxicité éventuelle de certains composants, et en définitive de manifester une exigence sur les produits eux-mêmes. La mode ne concerne pas que les vêtements, et touche d'autres biens sensibles pour l'environnement, comme les téléphones portables. La mode, oui, mais par pour des produits nocifs, trop gourmands, ou trop pénalisant pour l'environnement ou les personnels qui les fabriquent.

La question de la *mode* se pose aussi sur le concept même de développement durable. Ce serait, diront certains, une mode, passagère comme toutes les modes. Politiquement correct pourrait-on dire, d'une autre manière. Nous savons bien que ce n'est pas vrai, que le développement durable bouscule l'ordre établi, qu'il n'est pas éphémère et qu'il va marquer profondément le 21^e siècle. Mais pourquoi refuser les bénéfices d'un phénomène de mode ? La *mode* est une vague porteuse de comportements nouveaux. Ceux-ci sont en général de courte durée, mais ils peuvent suffire à entraîner certaines modifications dans la perception des choses et dans les comportements. Un phénomène passager peut avoir des suites durables. La mode du développement durable va permettre d'en parler abondamment, dans les supports très variés, de toucher des catégories de personnes en dehors des circuits traditionnels de la communication sociale, économique ou environnementale. Cet afflux est attendu, mais il est vrai que sa soudaineté, et la conversion trop rapide de faiseurs de modes peut constituer un danger. Surfer sur la mode est un art délicat, mais si on le maîtrise, il peut accélérer la nécessaire prise de conscience, populariser le sujet, et diffuser de bonnes idées pratiques pour responsabiliser nos concitoyens.

¹ Chronique publiée le 3 juillet 2008

² [Soldes](#), chronique du 17/01/2008

³ [Normal](#), chronique du 29/08/2006 et n°47 dans Coup de shampoing sur le développement durable, Ibispress, 2007.

La *dérive*¹ du gadget est bien connue, et il faut bien sûr la combattre, mais faut-il pour autant abandonner les facilités qu'offre une *mode*, bien pilotée ? Les modes, nous en avons besoins pour diffuser des comportements nouveaux. Jusqu'à présent, elles ont plutôt joué à l'encontre du développement durable, et pourquoi nous n'essaierions-nous pas de les exploiter à son profit ?

Il va falloir manger moins de viande, qui occupe trop de *surface*² pour nous nourrir, par rapport à des végétaux. Il va falloir manger des produits de saison, et les cuisiner sans consommer trop d'énergie. C'est donc une nouvelle culture alimentaire qu'il faut créer et promouvoir, et ce n'est pas rien au pays de Gargantua, des milliers de fromages, et du Charolais (ou autres limousins, salers, etc.). La mode peut être le vecteur de diffusion de cette nouvelle culture, avec des vedettes que chacun s'efforcera d'imiter, de copier. On le voit aujourd'hui sur nos murs, au profit de la sécurité routière. Le développement durable a besoin que les comportements vertueux soient valorisants, que chacun d'entre nous y trouve un profit à engranger pour son image et son statut social. L'heure de la mobilisation de la mode a sonné !

1 [Dérive](#), chronique du 22/05/2008

2 [Surface](#), chronique du 15/11/2007

Superflu¹

Dans une maison de retraite, le coiffeur est essentiel. Quand tout se dégingue, il faut rester digne, et la coiffure est un point d'accroche avec le monde. Le coiffeur n'est pas du *superflu*, dans ces conditions. Il l'est quand il s'agit juste de se faire une beauté, ce n'est pas essentiel, alors que ça l'est quand il s'agit de préserver sa dignité. L'écart entre le nécessaire et le *superflu* n'est donc pas écrit une fois pour toutes, ce qui nous complique la vie, si l'on veut suivre les préceptes du développement durable, édictés dans le rapport Brundtland, de satisfaction des *besoins essentiels*, notamment de ceux des plus démunis.

Le débat actuel sur le pouvoir d'achat rejoint cette réflexion, puisqu'il concerne en priorité ceux qui ont le moins de revenus pour faire face à leurs besoins. Le calcul de l'indice des prix doit bien incorporer ces consommations indispensables, comme le manger, le coucher, le bouger, la santé, l'habillement, les fournitures scolaires. La voiture est-elle obligatoire pour vivre dignement ? Non, si l'on habite en centre-ville, mais sans doute oui, dans les conditions les plus fréquemment rencontrées, quand on habite en périphérie, loin de toute zone d'emploi et de tout service public. Cette relativité affecte les politiques publiques, car ce sont les solidarités qui s'expriment pour l'accès de tous aux biens essentiels. Elles n'ont pas à prendre en charge le superflu. Et comment considérer la demande des enfants qui exigent de leurs parents les vêtements ou des chaussures de marque, pour assurer à l'école, pour faire comme les autres ? Prenez le téléphone. Il y a quelques années, chaque famille disposait au mieux d'un poste, fixe, à la maison, et la facture tombait tous les deux mois. Depuis, tout a changé. Chaque membre de la famille a son mobile, avec un forfait, une facture mensuelle, si bien que le prix total du téléphone a été multiplié par six ou plus. Est-ce superflu ? Le budget des ménages modestes sont fortement affectés par ces nouveaux besoins, que l'on a peine à considérer comme essentiels, mais qui ne sont pas vécus du tout comme du superflu. Ça devient grave quand ces écarts de perception pèsent sur les solidarités. La santé, bien essentiel, doit être prise en charge par la collectivité ; le prix payé chez le médecin doit rester modéré, voire nul pour les indigents. On arrive au paradoxe suivant que l'on accepte de payer chez le vétérinaire pour la santé du chien-chien, alors qu'il est insupportable de payer pour sa propre santé. Vous rétorquerez que cet animal domestique est un compagnon essentiel pour l'équilibre de certaines personnes, âgées, isolées, et vous aurez raison. Mais comment distinguer ce qui relève de la solidarité de ce qui constitue une simple consommation de plaisir, de confort ? L'exclusion de fait vécue par certaines populations élargit le champ du nécessaire.

Parallèlement, il faut faire tourner l'économie, produire toujours plus pour faire grimper le PIB, dont a pourtant vu qu'il était loin de refléter le niveau de bonheur² d'une société. Il faut donc donner envie de consommer, il faut faire en sorte de rendre essentielles des consommations que toute personne sensée aurait jugé

¹ Chronique publiée le 3 janvier 2008

² On pourra se reporter à la chronique [Bonheur](#) du 28/07/2006 et n°5 de *Coup de shampoing sur le développement durable*, Editions Ibis Press (www.ibispress.com).

superflues. La publicité¹, la mode, les pressions de toutes sortes sur les esprits, jouant sur toute la gamme du conformisme à la volonté de se différencier, manipulant l'angoisse de beaucoup de *ne pas être dans le coup*, sont autant de leviers pour transformer le *superflu* en nécessaire. Les modèles culturels sont déterminants, et peuvent créer, à rebours, des misères sociales, ou plutôt sociétales, pour tous ceux qui estimeront ne pas avoir accès aux biens ou services qui leur permettent d'exprimer leur personnalité, d'être bien dans leur peau. Les sentiments d'inégalité sont alors exacerbés, les frustrations et les amertumes se multiplient. La cohésion sociale, thème légitimement à la mode, est en péril.

Le développement durable fait référence aux besoins d'aujourd'hui et de demain, et la satisfaction de ceux d'aujourd'hui ne doit pas compromettre la capacité de nos descendants de faire face aux leurs. L'absence d'envies est une catastrophe à tous égards, pour la vie sociale, personnelle et collective, comme pour la vie économique. C'est la tristesse sur les visages et la morosité pour toutes les entreprises. Il est bon que des envies s'emparent de nous, et qu'elles soient un moteur pour l'économie. Faisons en sorte qu'elles soient précurseurs de l'économie de demain, fondée sur la valorisation du savoir faire humain et les productions immatérielles, des services non prédateurs de matières premières, d'activités qui ne rejettent ni déchets ni gaz à effet de serre. La recherche du *superflu* peut-elle être une manière d'explorer l'économie du futur, celle du développement durable ?

¹ Voir la chronique [Publicité](#) du 17/12/2007

Pouvoir¹

Ne parlons pas ici de la lutte pour le Pouvoir, avec un grand P, celui des grands de ce monde. Restons humblement dans l'actualité avec le pouvoir d'*achat*². Récemment, à la radio, le président d'une chaîne de grands magasins, interrogé sur le pouvoir d'achat, évoquait son complément inévitable, le « vouloir d'achat ». Il est vrai que, pour stimuler la consommation, et par suite la croissance, il n'est pas surprenant que l'offre de produits et de services fasse le maximum pour exacerber ce *vouloir* d'achat, pour donner envie d'acheter toujours plus. Les moyens pour cela sont bien connus, publicité, modes et besoin de se conformer à certains canons, plaisir de s'identifier à une vedette, nécessité ressentie de se différencier ou, au contraire, de se couler dans un moule rassurant. Le développement durable doit répondre aux besoins essentiels, et nous admettons tous que ces besoins ne sont pas que les besoins vitaux au sens biologique, le manger, le boire, le loger et le blanchir, et encore la santé et l'éducation. Les besoins sont aussi d'ordre culturel, sociétal comme on dit aujourd'hui, et prennent la forme de chaussures de marque ou de téléphone portable.

Faut-il, dans la stimulation du désir de consommer, aller jusqu'à stigmatiser la non possession d'un bien, jusqu'à condamner au déshonneur et à l'exclusion d'un groupe la personne qui ne peut montrer les *bons* signes extérieurs de reconnaissance ? Dans les années 1970, une célèbre marque de jeans avait affiché une publicité où quelques jeunes gens bien pensant, en jean bien entendu, montraient du doigt un pauvre homme en complet veston. Cette publicité avait amené une revue satirique à la reprendre en accolant une étoile jaune sur le complet veston. Fin de la publicité en question. Séduisez avec des modèles attractifs, mais laissez tranquille ceux qui n'y sont pas sensibles, ou qui préfèrent vivre autrement ! Et ne parlons pas des cibles de ces pressions, d'autant plus vulnérables que ce sont des personnes peu structurées, sans repères stables comme des enfants ou des personnes déracinées qui ont hâte de se doter des signes extérieurs d'appartenance à un groupe. Nous sommes au cœur d'une question d'éthique, avec des pressions sur le mode de consommation, et finalement le mode de vie qui font passer au second plan des besoins qui semblent plus importants, comme la santé et le logement.

Le pouvoir d'achat est en bonne partie hypothéqué dès le départ par des dépenses obligatoires, comme le loyer et le remboursement d'emprunts. Il en reste une part, libre a priori, et c'est sur cette part que s'exercent toutes les tentatives de captation. Le résultat est que les dépenses « de base » sont compressées, chacun essayant de retrouver une marge supplémentaire pour des consommations de plaisir.

L'amélioration de l'habitat est ainsi un parent pauvre de la consommation. Je préfère avoir froid que de me priver du téléphone portable, de quoi aurais-je l'air auprès des copains ? La question se pose aujourd'hui avec acuité du fait de la hausse des prix

¹ Chronique publiée le 31 mars 2008

[2 Achat](#), chronique du 03/12/2007

de l'énergie. Il n'y a pas beaucoup de publicité pour la qualité de la maison, si ce n'est pour des éléments de prestige, le marbre dans l'entrée et la cuisine intégrée. Depuis que le prix de l'énergie est à la hausse, ajoutons les vendeurs de *fenêtres*¹, qui déploient une offre franchement agressive, qui ne serait pas si mauvaise s'il y avait la médiation d'un conseil indépendant, pour aider le propriétaire à faire les bons choix dans sa recherche d'économies d'énergie.

Le pouvoir d'achat est sérieusement écorné par de bien mauvais choix, dont le consommateur n'est le plus souvent que la victime. Certaines consommations sont obligatoires, bien au-delà du raisonnable. Des maisons mal isolées entraînent pour leurs occupants des dépenses excessives, difficilement évitables sauf à accepter de vivre dans le froid et l'humidité, ce à quoi certaines familles sont réduites.

L'éloignement oblige des ménages à s'acheter plusieurs voitures, avec des dépenses qui s'envolent avec le prix du pétrole. La disparition de services de proximité, et notamment de commerces, entraîne aussi des dépenses obligatoires, qui pèsent sur la pouvoir d'achat. La manière de consommer varie bien sûr selon le niveau de revenu, les biens nécessaires à la vie courante étant plus fortement représentés chez les populations les plus modestes. Le panier de la ménagère fortunée n'est pas le même que celui de son homologue smicarde. L'indice des prix n'a pas le même sens pour ces différentes populations, et ne tient pas compte de la capacité de certains à répondre à leur besoins hors marché, par de l'auto production ou par des choix de vie spécifiques. Un peu comme le PIB : Tout le monde le critique, mais il reste la référence. De nombreux indices ont été proposés pour le remplacer², mais sa simplicité est sa force, même si elle entache fortement son intérêt. Le pouvoir d'achat est assurément un bien piètre indice de qualité de vie, mais tant qu'il n'y en aura pas d'autre, il s'imposera et brouillera les cartes. Le développement durable a besoin d'instruments nouveaux, notamment de règles économiques et de systèmes d'évaluation mieux adaptés aux enjeux du 21^e siècle, capable de rendre compte à la fois de la réalité immédiate, vécue au jour le jour, et des défis planétaires.

¹ [Fenêtre](#), chronique du 07/02/2006 et n°26 dans *Coup de shampoing sur le développement durable*, www.ibispress.com

² Voir notamment sur ce point le mot [Bonheur](#) publié sur ce blog le 28/07/2006, et n°5 dans *Coup de shampoing*

Oreillette¹

Vous avez remarqué, comme ils sont bien équipés, les présentateurs télé, ou encore les hommes du président et autres body guards ? Ils sont munis d'oreillettes, pas celles du cœur, nous en avons tous une paire, mais celles que l'on glisse dans l'*oreille*², et qui permet une communication secrète. Discrètes, mais efficaces, ces oreillettes. Il y a aussi celles des téléphones portables, bluetooth s'il vous plait, qui vous laissent les mains libres et avec lesquelles vous pouvez vivre en permanence, en attendant vos appels.

Il y a d'autres personnes équipées d'oreillettes, ce sont ceux qui n'entendent pas bien, les mal entendant. Dans leur cas, il ne s'agit plus de recevoir une information privilégiée, mais tout simplement de mieux entendre ce que tout le monde entend, grâce à un amplificateur. Il faut dire que l'acuité auditive est menacée dans nos sociétés. Les oreillettes des MP3 et autres baladeurs, et le niveau sonore atteint dans de nombreuses boîtes de nuit, et en milieu de travail, se chargent de préparer le terrain pour les oreillettes des futurs « durs de la feuille ». Et puis il y a le vieillissement, qui s'accompagne d'une dégradation progressive des capacités d'écoute. Une société où les jeunes se crèvent les tympans et où il y a de plus en plus de vieux, est donc une société où l'oreillette deviendra une prothèse naturelle, aussi courante que les lunettes. D'ailleurs, on s'aperçoit qu'il vaut mieux en porter dès que le besoin s'en fait sentir. Les coquetteries en la matière, qui ont bien existé pour les lunettes, font bien du mal. Les mots qui vous échappent, les phrases que vous ne saisissez plus, c'est agaçant. Tout d'abord, vous essayer de comprendre quand même, vous vous accrochez, vous devinez de quoi il s'agit, au risque de vous tromper de temps en temps et de ne pas capter toutes les subtilités des paroles échangées. Et puis, petit à petit, la fatigue et la lassitude aidant, vous abandonnez une fois sur deux, puis deux sur trois, et c'est l'enfermement progressif qui démarre. Un découragement synonyme à terme d'exclusion. Des recherches sont en cours sur les liens éventuels entre la maladie d'Alzheimer et la surdité, et il semble bien que la maladie se développe plus vite chez les personnes coupées du monde. Pas d'hésitation par conséquent, quand vous avez un début de perte d'audition, il faut s'équiper.

De nouvelles formes d'oreillettes ont fait leur apparition. A la fois plus discrètes, plus colorées, plus sexy pourrait-on dire. Elles se modernisent et voient leur fidélité acoustique s'améliorer à chaque génération de matériel. Comme pour le téléphone, leurs fonctions deviennent de plus en plus nombreuses. Elles ne prennent pas de photos, mais elles peuvent être reliées justement au téléphone, ou à la radio, à des appareils à musique, etc.

Les oreillettes modernes ne sont plus la marque d'une infirmité, elles tendent à devenir des *prothèses*³ ordinaires, comme les lunettes, et qui rendent bien des

¹ Chronique publiée le 21 avril 2008

² [Oreille](#), chronique du 05/09/2006 et n°48 dans *Coup de shampoing sur le développement durable* (www.ibispress.com)

³ [Prothèse](#), chronique du 17/10/2006 et n°59 dans *Coup de shampoing*

services. Certes la presbycousie guette les vieux, qui seront de plus en plus nombreux, mais l'oreillette peut être utile bien avant. Elle devient un instrument de prévention de troubles plus graves, qui concernent au départ la vie sociale mais qui s'étendent rapidement à la santé de l'organisme. Là encore, il faut anticiper, un mot clé du développement durable, pour éviter de tomber dans une spirale du repli et de la perte de vitalité.

Pourtant, on peut voir une *publicité*¹ pour ces prothèses mettant en vedette un vieil homme. Une vedette, c'est la loi du genre, mais une vedette âgée et populaire. Bonne opération pour accroître immédiatement sa part de marché, mais très mauvaise image pour l'avenir. Une publicité qui renforce l'idée que les oreillettes sont l'apanage des vieux est bonne pour capter la clientèle des vieux, mais elle éloigne les plus jeunes qui en auraient souvent besoin. *Je ne suis pas si vieux, moi, que je doive porter un tel équipement !* Une publicité qui va à l'encontre d'un besoin de prévention, et de la part de sociétés dont la vocation est la *santé*², difficile de leur faire des compliments !

Alors, tous appareillés ? Certainement pas, il vaut bien mieux encore cultiver son acuité auditive, et en premier lieu ne pas la compromettre par des pratiques à courte vue oserait-on dire. Mais oui, il faut banaliser l'usage de ces prothèses dès qu'elles deviennent utiles, et leur donner une forme et des fonctions conformes aux besoins qui s'expriment aujourd'hui. Retirer les freins, souvent culturels, au développement de la prévention, dans le domaine de l'ouïe comme dans tous ceux liés à la dégradation progressive de nos facultés, est une œuvre nécessaire. Où le développement durable ne va-t-il pas se nicher !

¹ [Publicité](#), chronique du 17/12/2007

² [Santé](#), chronique du 11/03/2006 et n°66 dans *Coup de shampoing*